Pourquoi l'usage de Sarum ?

Seán Finnegan[1]

Tout d'abord, parce qu'ici tout le monde s'intéresse à la liturgie. Mais je ne prétends pas faire de cet exposé un simple exercice d'archéologie liturgique. J'aimerais ajouter qu'en fait, l'étude de ce sujet et d'autres similaires peut et devrait être essentielle dans toute démarche envisageant une future réforme liturgique. Je n'affirme pas que l'usage de Sarum soit la seule clé pour notre avenir liturgique, mais il peut nous apprendre quelque chose, comme je le montrerai par la suite, et, en tout cas, il constitue un bon exemple dans son type.

Sans doute, vous connaissez tous le nom de sir Winston Churchill ; par contre, c'est qui est moins connu c'est que pendant son temps libre il se dévouait à la peinture et que c'était un historien reconnu. Dans un discours de mars 1944, il aurait dit « j'avoue que je suis un grand admirateur de la tradition. Plus vous saurez regarder loin dans le passé, plus vous verrez loin dans le futur ». Si nous voulons (comme je suis sûr que tout le monde ici le veut) que notre liturgie se développe de manière *organique* plutôt que d'être planifiée à partir de rien, il est essentiel d'étudier les formes anciennes de la liturgie – je veux dire par là, celles antérieures au *Missale Romanum* de 1570 – afin de mieux comprendre pourquoi la liturgie que nous célébrons aujourd'hui, que ce soit dans la forme extraordinaire ou ordinaire, est devenue ce qu'elle est, et comment elle peut se développer sans perdre son caractère propre. Lors de la Réforme et encore de nos jours, beaucoup de choses ont été extrapolées de la liturgie d'une hypothétique église primitive (quoi que cela puisse signifier) directement à la liturgie actuelle. Dans une lettre, Tolkien développait une image que saint John Henry Newman utilise dans son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : c'est comme si nous considérions un gland que nous n'avons même pas vu meilleur que le chêne mûr dans lequel il s'est transformé, et que nous coupions le chêne dans l'espoir de trouver le gland original. Pareille entreprise n'a pas de sens et ne peut nous enseigner rien d'utile. Nous avons besoin de comprendre la traversée *complète* parcourue par la sainte liturgie et pas simplement le point à partir duquel nous *imaginons* qu'elle a commencé. En étudiant les panneaux tout au long de la route nous pouvons mieux orienter notre regard sur les premiers jours de la liturgie au lieu de croire que la forme immature est intrinsèquement meilleure que celle arrivée à maturité, une supposition assez contestable.

---

[1] Conférence donnée lors du 11e colloque du CIEL à Rome, en février 2020.

Alors, pourquoi ne pas étudier tout simplement la forme extraordinaire de la liturgie dans son édition de 1570 ou de 1962, par exemple ? Et bien, comme le remarquait l'éminent liturgiste László Dobszay, la forme extraordinaire de la liturgie n'est pas l'ancien rite romain, mais une version éditée pour l'usage de la curie romaine et de la *Cappella Papale*, substantiellement réduite dans sa complexité et sa solennité. Dobszay commentait que si l'on souhaite comprendre l'ancien et immémorial rite occidental, on doit examiner *toutes* les formes variées de la liturgie existantes au Moyen Âge et établir les pratiques et les textes communs. Dans le même travail, il écrit : « La liturgie romaine traditionnelle peut être trouvée dans ce qui est *commun* malgré les *changements* de surface ». Le fait que ces rites soient des variantes implique que nous allons trouver des différences, parfois substantielles, entre eux. Mais il y a aussi des choses communes à tous ou à presque tous qui ne sont pas typiques des formes actuelles ordinaire et extraordinaire de la messe.

Pour prendre un exemple au hasard, la position des bras *in modo crucis* du célébrant après la consécration et la procession aux fonts baptismaux pendant les vêpres du Dimanche de Pâques : toutes les deux constituent des éléments classiques du rite romain qui n'ont pas été conservées ni dans la forme ordinaire ni dans la forme extraordinaire, mais uniquement dans les variantes médiévales du rite romain.

On peut discuter sur ce qui fait la différence entre un rite et un usage, mais pour le propos de cet exposé, je voudrais que nous considérions que la famille des cérémonies de style romain constitue le « rite romain » comme un marqueur englobant toute une famille, alors que nous allons parler d'usages ou de coutumes pour les variantes de ce « rite », les membres de la famille si vous voulez, tels que le dominicain, celui de Sarum, de Freising, de Nidaros, de Paris, etc. On pourrait peut-être ajouter que ces cérémonies ne concernent pas uniquement la sainte messe, mais aussi l'administration de tous les sacrements et sacramentels et dans certains cas, comme pour l'usage de Sarum, cela peut comprendre les arrangements domestiques du clergé qui utilise ces rites.

Comme nous le savons tous, dans la plupart des cas seuls les usages les plus solides ont perduré à travers les âges après le Concile de Trente. L'usage ambrosien, réformé par saint Charles Borromée et l'usage de Lyon survécurent en bonne santé. D'autres usages, tels que celui de Braga, ont résisté moins bien mais ils étaient toujours vivants au xxe siècle. Beaucoup d'autres, comme celui de Freising, ont été abandonnés plus ou moins à contrecœur et remplacés par l'usage de la curie romaine, comme autorisé par la bulle *Quo Primum*. D'autres encore, comme ceux de Nidaros ou de Sarum, sont entrés en déclin ou ont

complètement disparu à cause de la Réforme protestante. Beaucoup de diocèses français ont préservé leurs propres usages jusqu'à un âge relativement moderne, sans doute aidés par la tradition du gallicanisme ; dans plusieurs cas, si ce n'est pas dans tous, ces rites avaient été lourdement révisés pendant la période janséniste et par la suite, à quelques exceptions près, comme celle de Lyon, écartés tous ensemble au xIxe siècle en grande partie en raison de la poussé du mouvement ultramontain.

Au XXe siècle, encouragés par le Mouvement liturgique, plusieurs ordres religieux firent revivre leurs propres usages, souvent couronnés d'un succès éclatant. On peut penser aux usages dominicain et chartreux qui n'ont, je crois, jamais réellement disparus, mais aussi au cistercien et au carmélite qui ont fait une réapparition spectaculaire.

Finalement, malgré l'énergie du mouvement liturgique, l'impensable est arrivé. Avec la publication du *Novus Ordo Missæ* de 1969, presque tous ces usages locaux et religieux ont tout simplement disparu. Lyon, Braga, les usages dominicain, carmélite, cistercien, prémontré et sans doute d'autres encore ont été relégués au musée. Même Tolède, Milan et les chartreux modifièrent leur propre missel selon l'esprit du missel romain de 1969, même si le rite de Tolède a su retenir son caractère propre plus fortement. Je crois qu'il y a une prise de conscience toujours plus vive de l'erreur représentée par ce dénaturement. Les célébrations du rite dominicain augmentent mais je ne pense pas qu'il se passe grand-chose ailleurs. Un monastère cistercien en Allemagne qui avait fait revivre ce rite a été, je crois, fermé.

Alors, pour reprendre ma question, pourquoi l'usage de Sarum ? Pourquoi cette variante et pas une autre ? Il y a plusieurs réponses à cette question, mais la première c'est, tout simplement, que c'est celui que je connais le mieux. Je suis en train de préparer un missel d'autel, dont j'ai un exemplaire ici. Mais l'usage de Sarum possède aussi une valeur intrinsèque, que je vais vous détailler brièvement.

Histoire de l'usage

L'usage de Sarum est une variante du rite romain utilisé dans la plupart des îles britanniques dès l'arrivée des Normands en Angleterre, au XIe siècle et jusqu'au XVIe. On croit que l'usage de Sarum dérive en grande partie de l'usage de Rouen, même si au fil du temps, il a acquis sa propre authenticité et son propre caractère, qui en firent un rite largement admiré. À son tour, il aurait influencé la création de l'usage dominicain et de celui de Nidaros et probablement aussi celui de Braga grâce à une princesse mariée dans la famille royale portugaise qui a conservé sa propre chapelle.

La « paternité » de l'usage de Sarum est normalement attribuée à Saint Osmond, qui accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre en 1066, devenant chancelier de l'Angleterre quelques années plus tard. En 1075 a été créé le nouveau diocèse de Salisbury ou Sarum (les noms sont interchangeables) et Osmond fut le deuxième évêque jusqu'à sa mort en 1099, ayant été canonisé en 1457. Les Normands voulaient à tout prix laisser leur empreinte en Angleterre et très rapidement ils sont commencé à bâtir des cathédrales en pierre et des châteaux à large échelle aussi bien pour en imposer et pour pacifier les Anglo-saxons qu'ils avaient conquis. Sarum, Salisbury, comptait donc un château et une cathédrale.

Nous ne devons pas nous représenter, lorsque nous pensons à la Salisbury de saint Osmond, la ville contemporaine plus récente. La Salisbury normande était à 3 km de sa situation actuelle et consistait dans un site défensif, doté d'un château imposant construit en 1070, sous le pouvoir direct des rois normands. Le lieu n'était guère hospitalier et un peu plus d'un siècle plus tard il a été abandonné pour l'emplacement actuel. Le « vieux Sarum », comme il était connu, n'était qu'une forteresse et une cathédrale, une paire plutôt improbable, et une fois le déplacement fait à la nouvelle Sarum, la moderne Sarum, l'ancien site, dont il ne reste que les ruines aujourd'hui, a été abandonné.

Dans une cathédrale comme celle de Sarum, il y avait un nombreux, parfois *très* nombreux chapitre dont la mission était de chanter les offices et de célébrer la messe avec la plus grande solennité possible, avec ou sans assistance de laïcs. Au fil du temps, la splendeur et la complexité des célébrations liturgiques – les offices et la messe – n'a cessé de s'accroître et devinrent très admirées et imitées. C'est ainsi que naquit l'usage de Sarum, qui signifie tout simplement « la manière de célébrer la liturgie à Salisbury ». Comme d'autres cathédrales et diocèses souhaitaient imiter la méthode de Salisbury, le clergé de Salisbury a commencé à mettre par écrit la manière dont les choses se faisaient chez lui, et c'est grâce à cela que nous connaissons bien de choses sur l'usage de Sarum ; alors que dans plusieurs autres endroits la coutume était transmise oralement, cette information ayant été perdue avec ceux qui la transmettaient une fois que les coutumes ont cessé d'être une tradition vivante.

Un des problèmes auxquels nous sommes confrontés relève de l'énorme révérence vouée à la tradition liturgique, comme c'était typique en ces temps-là ; en effet, alors que les rubriques sont soigneusement détaillées pour la messe solennelle, chaque édition du missel reproduit exactement la même structure chaotique toujours plus foisonnante au fil des âges. Personne n'a voulu, paraît-il, entreprendre la responsabilité de mettre un peu d'ordre dans le Missel de Sarum. Jusqu'à moi. Tout en étant péniblement précis par certains endroits, l'usage

de Sarum peut être désespérément laconique dans d'autres cas. Alors que l'on sait exactement quelle stalle doit occuper le clerc qui chante le Graduel pendant le reste de la cérémonie, et s'il doit revêtir une *cappa nigra* ou une *cappa serica*, il est très difficile de savoir à quel moment l'eau et le vin doivent être versés dans le chalice au cours d'une messe basse. Je suis parvenu à le déterminer à présent, mais cela a pris beaucoup de temps de recherche et la découverte a été accidentelle.

Comme tous les autres usages, celui de Sarum possède son propre Bréviaire et son Missel, ainsi que les autres livres importants tels que le Graduel pour les chants. Mais cela n'est que le début. Il y a beaucoup d'autres livres liturgiques très détaillés ; l'*Ordinale* et le *Tonaire* pour les offices, le *Processionnal* ainsi que le *Coutumier*, qui expliquent avec force détails ce qu'il faut faire et par qui, tout en délimitant les différents rangs du clergé et en assignant les rôles en fonction de l'ancienneté selon la solennité de la fête, souvent accompagnés par des diagrammes qui illustrent exactement où doivent se tenir les ministres au cours de la liturgie.

Où que l'usage de Sarum fût célébré, le modèle était la liturgie solennelle telle que célébrée à Salisbury. Tous les autres lieux essayaient de s'en rapprocher de leur mieux. Un principe similaire était à la base dans la plupart des cas dans la liturgie jusqu'à des siècles récents.

Au-delà de Salisbury, il semblerait que chaque église ne ressentait pas le besoin d'imiter exactement ce que Salisbury faisait, mais qu'elles s'en inspiraient tout comme de ses livres comme d'un modèle général. Ainsi, apparemment, la place d'où l'épître était chantée pouvait varier énormément. Au XIX^{e} siècle, à cause du développement d'une tradition plus marquée par la rubrique, les liturgistes paraissent avoir relu l'usage de Sarum avec leur mentalité. Cela les a amenés à voir des variantes locales mineures comme étant des usages complètement différents et ainsi les attribuer à des diocèses tels que Lincoln et Bangor, qui ne faisaient qu'appliquer l'usage de Sarum selon leurs propres coutumes. En fait, seuls York et Hereford semblent s'être distingués d'une manière significative et il n'y a que Hereford qui puisse être vraiment considéré comme substantiellement différent, avec sa forme bien plus proche de l'usage romain.

À quoi ressemblait une messe de Sarum ?

Comme presque partout en France, une église de Sarum avait un long chœur avec un petit sanctuaire où se trouvait le maître-autel à l'extrémité est, entouré par des rideaux du côté nord

et du côté sud et parfois du côté est. Les rideaux côtés nord et sud étaient fermés pendant le Canon par un acolyte. Normalement, il n'y avait que deux cierges sur l'autel, même si bien souvent il y en avait d'autres tout autour. Dans une pyxide suspendue au-dessus de l'autel étaient conservé le Saint Sacrement. Au XVIe siècle, les églises paroissiales (contrairement à l'imagination populaire) étaient souvent équipées de bancs pour les laïcs et la nef était séparée du chœur par une clôture, le jubé — massif dans les églises les plus grandes et dans les abbayes, mais percé dans les églises paroissiales, formant ainsi un arc qui permettait de voir l'action qui se déroulait au maître-autel. Le jubé était souvent orné en bas par de représentations de saints et surmonté par un grand crucifix, accompagné de statues de la Sainte Vierge et de Saint Jean.

Les cérémonies

Le concept de « noble simplicité » aurait été incompréhensible pour l'esprit médiéval et en particulier pour l'esprit médiéval anglais. En tout, et pas uniquement dans le domaine religieux, dans la cuisine aussi ou l'architecture, la richesse, la complexité et l'élaboration étaient considérées de bonnes choses en elles-mêmes. Comme d'autres usages de la même période, l'usage de Sarum cherchait à être somptueux. On me demande parfois à quoi ressemblait une messe solennelle de Sarum, et normalement je leur réponds quelque chose comme : « à côté, une messe solennelle suivant le missel de 1962 paraîtrait un culte évangélique ». La messe du dimanche ou d'une grande fête comprenait une grande procession dans toute l'église qui s'arrêtait à chaque autel latéral : trois croix processionnelles voire plus, des bannières, deux encensoirs ou plus, des chantres en cape et plus encore. La musique de la liturgie de Sarum est tout aussi splendide : au XVIe siècle, alors que la musique dans le continent devenait plus contenue, la polyphonie anglaise était de plus en plus élaborée, les enfants chantant des longs mélismes extraordinaires, toujours plus aigus. Il vaut bien la peine d'écouter, par exemple, le *Eton Choirbook* dont plusieurs enregistrements sont disponibles, pour comprendre la mentalité de cette époque-là.

L'aspect extérieur des ministres sacrés de l'usage de Sarum était le même que celui de la plupart des usages romains. Les ornements étaient à peu près les mêmes dans toute l'Europe : au xve siècle la forme de la chasuble était similaire dans le nord de l'Europe. Bien que plusieurs chasubles d'avant la Réforme aient survécu jusqu'à nos jours, à ma connaissance, il n'y en a qu'un exemplaire qui conserve encore sa forme originale. Vous pouvez voir qu'elle est de couleur bleue. L'usage de Sarum n'avait pas de séquence de

couleur particulière (même si un Victorien appelé Percy Dearmer essaya d'en créer une) et la couleur bleue était très répandue, étant fabriquée à partir d'une teinture végétale très commune en Grande Bretagne, la guède. Cet exemplaire en particulier est orné aux armes de l'abbaye de Whalley sur le dos (son dernier abbé fut assassiné par Henri VIII), et les couleurs liturgiques romaines ont été ajoutées le long du contour, ce qui veut dire qu'elle a été utilisée pendant la persécution. J'en ai fait faire une copie et je peux vous assurer qu'elle est très confortable à porter — beaucoup plus que n'importe quelle autre forme. Sa partie postérieure est entière et sa partie antérieure étroitement échancrée. L'étole et le manipule sont assortis, tous les deux très longs et étroits. L'usage de Sarum n'utilisait pas le voile de calice mais à la place, un large corporal, ou une paire, qui est étendu à partir de derrière sur le calice ; ces corporaux étaient gardés dans une « bourse de corporal » pas nécessairement du même tissu que les ornements.

Le diacre et le sous-diacre étaient habillés comme on peut s'y attendre ; lors des grandes fêtes, l'acolyte était considéré comme un ministre sacré et revêtu comme tel, en tunique ; c'était à lui (et pas au sous-diacre) qu'était remise la patène pendant le canon ; celle-ci était gardée dans une écharpe en soie (c'est-à-dire, pas comme notre voile huméral) qui tombait sur l'épaule gauche de l'acolyte. Comme dans plusieurs autres rites médiévaux, l'évêque, surtout le jeudi saint, était assisté de sept diacres et sept sous-diacres.

Il y avait des chantres, les « recteurs du chœur », deux, trois ou quatre en fonction de la solennité, revêtus de capes et souvent portant des bâtons.

L'ordinaire de la messe

La messe solennelle le dimanche ou lors d'une grand fête commençait normalement, comme je l'ai dit ci-dessus, par une grande procession qui débutait par l'Asperges — le clergé s'approchait du célébrant à la marche du sanctuaire pour être aspergé — et qui par la suite, parcourait toute l'église qui était aspergée, les autels latéraux étant encensés. Au jubé, on faisait une pause accompagnée de prières spécifiques. Dans les églises paroissiales, ces prières étaient lues en anglais et appelées « bidding prayers » ou « Bidding of the Bedes » (prières des fidèles). Elles étaient un étrange mélange de formalité et d'absence de formalité, tous les rangs de la société y étant compris, les vivants et les défunts ; d'une certaine manière, la lecture des exemples de ces prières parvenus jusqu'à nous nous permettent d'avoir un aperçu de ce qui était important pour une communauté de ce temps-là. Après cela, le célébrant se revêtait pour la messe, normalement à l'autel.

Le prêtre se revêt ; les prières au bas de l'autel

L'usage de Sarum comprend un ensemble de prières différentes de celles romaines, et prescrit la récitation du *Veni Creator*, dont la forme aussi est légèrement différente. La prière *Deus cui omne cor patet* est dite par la suite comme collecte terminant le *Veni Creator*. Celle-ci était probablement la première prière audible d'une messe basse de l'usage de Sarum. Puis était récité le psaume 42, suivi du *Pater noster* en silence et de l'*Ave Maria* et d'une forme bien plus abrégée du *Confiteor*. Le *Misereatur* différait un peu de celui de l'usage romain, et, détail intéressant, l'*Indulgentiam* est plus ou moins le même encore utilisé lors de la bénédiction papale solennelle :

> *Absolutionem et remissionem omnium peccatorum vestrorum, spatium veræ pœnitentiæ et emendationem vitæ, gratiam et consolationem Sancti Spiritus tribuat vobis omnipotens et misericors Dominus.*

Le célébrant donne le baiser au diacre et au sous-diacre avant de monter à l'autel en récitant le *Aufer a nobis* que nous connaissons bien, puis il baise l'autel et fait le signe de croix.

Le diacre met de l'encens dans l'encensoir et l'autel est encensé. Nous rencontrons ici un objet liturgique important de l'usage de Sarum, le « Texte » ou livre des Évangiles. Il s'agit d'un livre abondamment enluminé utilisé lors des cérémonies, dont plusieurs copies sont parvenues jusqu'à nous (le Livre de Kells, les Évangiles de Lindisfarne, les Évangiles de Canterbury, par exemple) qui était vénéré à plusieurs reprises pendant la messe. Ainsi, à chaque fois qu'un clerc était encensé, on lui donnait le livre des Évangiles à baiser. À l'offertoire, lorsque chaque membre du chœur était individuellement encensé, cela pouvait prendre quelque temps !

La messe des catéchumènes

Ensuite, les ministres sacrés récitaient l'*Officium* ou l'introït suivi du *Kyrie* (souvent tropé par le chœur, presque toujours en plein chant et pas en polyphonie), du *Gloria* et des collectes, au nombre de sept en général.

Le sous-diacre chante l'épître avec la même mélodie que le graduel romain moderne — et dans une place qui semble varier d'église en église. L'utilisation du mot « pulpitum » employé aussi pour le jubé, a induit quelques uns à croire que le sous-diacre (et le diacre pour l'évangile) chantait du haut du jubé. C'était vraisemblablement le cas à Salisbury, mais son jubé ayant été démoli au XVIII^{e} siècle ce n'est plus possible de le savoir.

On m'a dit que dans certains rites français c'est comme cela que l'on faisait, mais dans la plupart des églises anglaises chanter au jubé serait hautement improbable à mon avis étant donné les petites portes qui permettaient d'avoir accès au jubé. Sans doute, il s'agit d'une référence à une chaire, un lutrin, un pupitre ou un lieu haut placé, et dans certains cas c'est avéré par un fait.

Pendant le chant du graduel (chanté depuis les marches du sanctuaire comme son nom l'indique, le clerc portant en général une cape), le vin et l'eau étaient versés dans le calice pour la messe, apportés au célébrant dans sa banquette pour être bénis.

Apparemment, le célébrant ne récitait pas lui-même ni l'épître ni l'évangile, par contre, il est prescrit aux ministres sacrés de réciter les antiphones ensemble.

Messe des fidèles

À l'offertoire, comme c'est le cas pour la messe dominicaine traditionnelle, l'hostie et le calice sont offerts en même temps avec une prière similaire à *Suscipe Sancta Trinitas*. Les offrandes, l'autel, le célébrant et le clergé sont encensés ; ces derniers baisent le livre des Évangiles.

L'*Orate fratres* est intéressant :

> *Orate Fratres et sorores pro me, ut meum pariterque vestrum acceptum sit Domino Deo nostro sacrificium.*

La réponse est secrète :

> *Spiritus Sancti gratia illuminet cor tuum et labia tua : et accipiat Dominus digne hoc sacrificium laudis de manibus tuis pro peccatis et offensionibus nostris.*

Les préfaces et le canon sont les mêmes que ceux du *Missale Romanum*, même s'il y a une commémoration du roi après celle de l'évêque, comme cela continua d'être fait dans la messe de rite romain jusqu'au XIX^{e} siècle. Au canon, les gestes manuels et les rubriques diffèrent de ceux du rite romain.

On trouve les différences suivantes avant la Communion. L'évêque donne une bénédiction solennelle après le *Pater Noster* (ce qui est logique si on considère que la bénédiction nuptiale est toujours donnée dans l'usage romain moderne à ce moment-là, aussi bien dans la forme extraordinaire que dans la forme ordinaire) et les prières de la Communion sont différentes. Je trouve celles de l'Usage de Sarum particulièrement belles.

La réception de la Communion à la messe était, je crois, très rare, et il n'y avait qu'une communion générale à Pâques, précédée d'une préparation et d'une confession générale.

Après la réception de la sainte hostie, un calice contenant du vin non consacré était présenté par un acolyte pour purifier la bouche. Ce vin était encore utilisé jusqu'au XVII^{e} siècle en Angleterre, même si la messe était celle du missel romain.

À la fin de la messe, quoi que le missel n'en fasse pas mention, une bénédiction était parfois donnée, probablement lors des fêtes importantes. À York, cela se faisait avec le calice et les corporaux pliés. Dans les églises paroissiales, on distribuait du pain bénit, comme en France, ou l'*antidoron* de Byzance.

Histoire postèrieure

Même si les vicissitudes de la Réforme ont entraîné une décadence de l'usage de Sarum, il n'a jamais entièrement disparu des esprits des Anglais. L'éclipse obéit à plusieurs raisons, en dehors de celle, évidente, de la Réforme protestante, bien sûr. Le nombre beaucoup plus réduit d'utilisateurs impliquait que l'impression du missel et des autres livres était impraticable. Deuxièmement, les séminaires à Rome, Valladolid, Lisbonne et Douai avaient adopté l'usage romain, un changement encouragé par les jésuites qui s'occupaient d'une bonne partie de la formation. Mais l'usage de Sarum ne fut pas oublié. J'ai vu un *Missale Romanum* du XVIII^{e} destiné à l'Angleterre dont tous les propres des saints anglais étaient directement tirés de l'usage de Sarum. J'ai déjà mentionné la commémoration du nom du monarque au Canon et le vin donné après la communion. Au XIX^{e} siècle il y eut un regain d'intérêt poussé par un grand liturgiste, le chanoine Daniel Rock qui aurait lui-même célébré selon l'usage de Sarum dans la chapelle du duc de Shrewsbury. Il est souvent affirmé, malgré l'absence jusqu'à présent d'une évidence écrite, que lors de la restauration de la hiérarchie anglaise en 1850, elle envisagea l'adoption de l'usage de Sarum, mais finalement la considéra impraticable. Un peu plus tard, le mouvement anglo-catholique de l'Église d'Angleterre redécouvrit substantiellement l'usage de Sarum. Un grand travail académique fut entrepris afin de publier de bonnes éditions des livres liturgiques : l'édition de Dickinson de 1890, actuellement disponible en ligne, est une excellente édition critique des missels imprimés et c'est ce travail insurpassé que j'ai suivi dans ma propre édition. Frere a fait la même chose pour les missels manuscrits ; bien d'autres, des clercs anglicans pour la plupart, ont fait des recherches sur des détails et en publièrent les résultats dans des journaux autrefois populaires mais très difficiles à trouver de nos jours, en dehors de l'Oxford's Pusey Library. Peut-être, plus important, grâce à l'inspiration du très imaginatif Percy Dearmer, tout au long du XX^{e} siècle, les églises anglicanes ressemblaient bien souvent plus ou moins aux églises de l'usage de Sarum jusqu'à

ce que de nouvelles modes liturgiques de notre propre temps ne commencent à prédominer. Malheureusement, aujourd'hui vous avez plus de chances de trouver l'Église en pagaille que l'Église de Sarum. Quelques célébrations catholiques de la messe de Sarum ont eu lieu ces dernières décennies ; en 1996 et 1997 moi-même j'ai célébré deux fois des messes avec une grande assistance dans la chapelle du *Merton College*, à Oxford. La deuxième célébration, celle de la Chandeleur (la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie, le 2 février) est disponible sur YouTube. Ces deux célébrations comptaient avec la approbation absolue de l'archevêque de Birmingham. Quelques années plus tard, celui qui était alors évêque d'Aberdeen, Mario Conti, célébra une messe de Sarum à Aberdeen — détail intéressante, puisque Aberdeen était l'une des places où la messe de Sarum n'était pas célébrée pendant le Moyen Âge, le diocèse ayant son propre missel. Il y a eu plusieurs célébrations anglicanes et une ou deux où des acteurs ont joué le rôle des ministres sacrés. Confiants donc on peut dire que même si la liturgie de Sarum est une rareté, elle n'a jamais entièrement disparu de la conscience de la chrétienté anglaise ; en fait, elle jouit d'un certain renouveau, pas uniquement dans les îles Britanniques, mais aussi en Amérique et en Australie, parmi ceux qui se sentent culturellement proches de la Grande Bretagne et, par conséquent, de sa liturgie originale. Des catholiques de Philadelphie ont célébré les premières vêpres de la Purification de la Sainte Vierge il y a tout juste quelques semaines et les Anglicans ont célébré une Eucharistie le même jour à Toronto. Le Dr William Renwick travaille inlassablement pour télécharger des textes de l'usage de Sarum en ligne.

Conclusion

Alors, suis-je en train de proposer une restauration systématique de la liturgie de Sarum afin qu'elle devienne la liturgie normale des îles Britanniques et du monde sous l'influence de son rayonnement culturel ? Ce serait très beau, mais assez impraticable. Je crois, cependant, qu'elle devrait être célébrée plus souvent et bien sûr, mieux connue, comme devraient l'être les autres liturgies locales. La première partie du xxe siècle a connu un renouveau de plusieurs usages d'ordres religieux, ce qui prouve qu'il est certainement possible de faire revivre aussi les usages locaux de la famille romaine.

Surtout, ce renouveau enrichirait notre compréhension du rite romain et fournirait une base sûre pour tout développement vraiment organique considéré nécessaire. L'usage de Sarum n' est qu'un exemple , il y en a beaucoup d'autres et j'espère que de futures conférences du CIEL en aborderont quelques uns.